

Bruno de La Salle

J'évoquerai pour commencer un épisode des *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury.

Le héros est chargé de planter des arbres sur la planète Mars.

Il a sans doute accepté ce travail pour plusieurs raisons : par nécessité, par foi en sa compétence mais certainement plus encore parce qu'il voit là une aventure extraordinaire : couvrir cette planète sauvage et désertique avec les plus beaux arbres de la Terre.

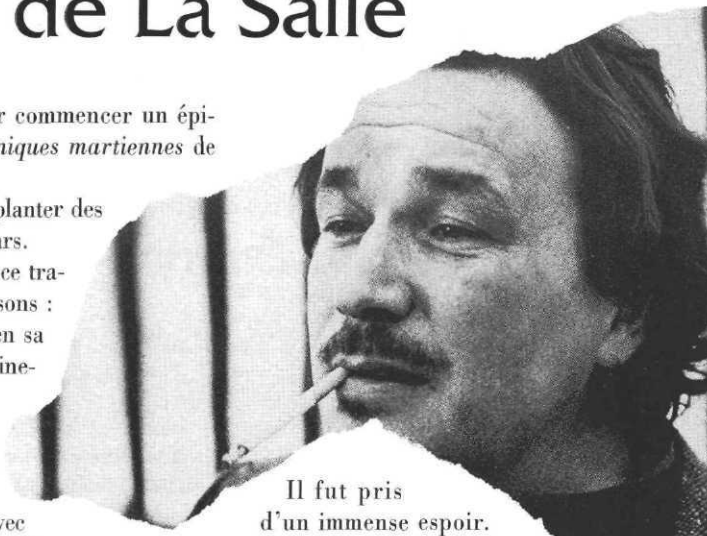
Il a fait du mieux qu'il a pu. Il a essayé toutes les graines, toutes les techniques et rien n'y a fait. Aucune de ses plantations n'a réussi.

Au fur et à mesure de sa mission, son élan s'est émoussé, son espoir de réaliser un grand œuvre s'est réduit à néant. Et tandis qu'il va d'échec en échec il s'interroge sur le bien-fondé de cette entreprise :

- Était-il possible de planter des arbres dans un pays aussi ingrat ? Et à quoi pouvaient bien servir des arbres ? Et lui, était-il capable de faire ce travail ? En quoi les arbres le concernaient-ils ?

Il y avait déjà plusieurs années qu'il plantait ses arbres et maintenant il n'osait même plus se retourner pour voir ce qu'il avait fait. Il se l'était même interdit. Chaque jour il avançait un peu plus loin dans le territoire qui lui avait été désigné. Il plantait sa tente, travaillait toute la journée, rentrait se coucher dans sa tente. Et le matin, tourmenté par toutes ses questions, il s'enfuyait un peu plus loin sans se retourner.

Or un matin, il ne put pas sortir de son abri car la pluie s'était mise à tomber. Il n'avait jamais vu tomber la pluie sur cette planète.



Il fut pris d'un immense espoir.

Voilà ce qui manquait à son entreprise : l'eau allait tout réparer !

Il attendit qu'elle cesse pour aller voir ce qui se passait. Mais la pluie ne cessait pas. Elle croissait au contraire en intensité. C'était un orage inimaginable. C'était comme un océan qui s'abattait maintenant sur le pays. Son espoir s'éteignit avec ce cataclysme. Tout allait être emporté. Il se recroquevilla dans son sac de couchage bien décidé à retourner sur terre dès que la pluie aurait cessé. Il attendit ainsi plusieurs semaines.

Bien après que la pluie eut cessé. Bien après avoir senti les rayons du soleil réchauffer la toile trempée de sa tente, il se résolut à sortir. Il sentit que quelque chose avait changé derrière lui, que quelque chose de vivant lui parlait, l'interrogeait fortement. Il ne put pas s'empêcher de se retourner.

Derrière lui il y avait une forêt immense qui lui souriait.

Ainsi, les conteurs d'histoires arpentent-ils les espaces inconnus de leur mémoire et de celles de leurs ancêtres pour y planter ou replanter des histoires. Ils avancent sans se retourner de crainte de ne rien y voir demeurer.

Et, quelquefois, après un orage d'échecs

injustes et insupportables, ils se retournent pour abandonner et c'est alors qu'ils contemplent, pour un instant, la magnificence du conte qu'eux-mêmes ou quelqu'un d'autre avaient semé en leur mémoire.

Et chaque fois qu'ils se retourneront, après une nouvelle marche d'incertitude pour aller plus loin, ils verront la splendeur toujours renouvelée de ces étranges arbres que sont les histoires.

Plutôt que vous parler aujourd'hui du contenu de mon répertoire, je voudrais évoquer avec vous cette germination surprenante des contes qui se déposent en nous.

Certains d'entre nous ont la chance de les recevoir par leurs oreilles, d'autres les reçoivent par les yeux, d'autres par des demi-oreilles ou des demi-yeux. Elles nous sont données au biberon, à la cuillère, par un être indifférent ou un être cher, par un livre, un texte, des images, après une recherche volontaire ou tout au contraire par accident. Le conteur d'histoires se doit de veiller à les accueillir, à les laisser pousser, à les laisser grandir, à trouver d'autres essences pour édifier cette forêt harmonieuse où il ira lui-même se promener avant d'y emmener ses auditeurs.

C'est que les histoires viennent en nous-mêmes comme des aliments. Geneviève Calame-Griaule le disait tout à l'heure, le conte est un aliment et nous le conservons à l'intérieur de nous, il se mêle à nous et s'y manifeste. Pas seulement quand on le raconte - c'est évidemment un moment privilégié - mais aussi lorsque l'on y pense, lorsqu'on le lit, l'écrit, lorsqu'on l'entend chez quelqu'un d'autre. Et percevant sa trace qui perdure en nous-mêmes, nous voyageons avec lui et il voyage avec nous. Mais les relations que nous avons avec les contes sont des actes très étranges que nous n'avons pas appris à appréhender. Nous avons besoin d'une certitude dont il serait bon d'être pénétré. C'est que, comme la graine, le conte, dès le premier abord, est une énigme

qui ne cessera de se renouveler au fur et à mesure des découvertes qu'elle produira devant nos yeux.

Évidemment les énigmes ne conviennent qu'aux gens qui veulent les entendre. Et lorsqu'un conte est posé comme une question, vécu comme une question et partagé comme telle, alors plus il est répété plus il est nouveau et plus son intérêt et le pouvoir de son énigme grandissent.

J'ai eu la chance d'apprendre à raconter dans cette disposition. Ce fut une providence qui me permit de raconter sans relâche mes premiers contes avec toujours le même plaisir de découverte jusqu'à aujourd'hui. Je ne peux pas dire d'ailleurs que ce que j'y découvre va se manifester avec évidence ne serait-ce que dans les mots que je vais utiliser. Mais l'énigme grandit toujours. Pourquoi dis-je ce conte dit déjà tant de fois ? Pourquoi le dis-je sans jamais me lasser et vérifiant jour après jour avec mes auditeurs le pouvoir de cette énigme ?

Parmi les contes qui constituent ce que l'on peut appeler mon répertoire - ma maison de contes - il en est qui ne cessent de m'interroger, de me dire : « Raconte-moi mais pas comme ça ! Pas comme ça non plus ! Recommence encore ! » Ce sont des contes difficiles, exigeants avec leur conteur, menaçant de le rendre muet s'il les néglige alors qu'ils lui paraissent plus ou moins irracontables. C'est à travers eux et la relation qu'ils imposent que le conteur aiguisé sa compréhension.

Les occasions d'écriture, pour des publications ou des spectacles, qui m'ont été successivement données m'ont permis d'écrire quelquefois plusieurs versions d'un même conte. Ces différentes versions illustrent assez bien l'évolution de ma relation avec eux. Elles témoignent de cette possibilité permanente de remise en cause dont dispose le conteur oral qui est assez différente, au moins potentiellement, de celle de l'écrivain.

Je crois avoir fait trois ou quatre versions du « Chat botté ». J'avais étudié les versions

collectées, j'en avais conservé les motifs les plus représentatifs et ceux qui me paraissaient les plus beaux mais le conte me demeurait dans son ensemble insatisfaisant. Pour la version de Perrault, par exemple, je me demandais qui était ce Marquis de Carabas et comment il se faisait que ce personnage soit finalement couronné ? C'est un être qui ne fait rien, qui n'a aucun projet, aucune quête, qui est méfiant, incrédule, amer. Mais il a un chat. D'où vient le chat ? On ne sait pas ! Il est équivalent au moulin et à l'âne qui seront donnés à ses deux frères mais on ne sait rien d'eux non plus ni de leur avenir. Ce chat, c'est lui qui fait toute l'histoire. Il est cruel : il ment, trompe, conduit ses innocentes victimes dans des fours et tout cela pour élever un être sans intérêt et qui se révélera de surcroît ingrat.

Il y a lors de la constitution, de l'acquisition et de la pratique d'un répertoire l'exercice d'une nécessaire curiosité, d'un appétit, d'un goût auxquels il est bon de se dédier. Leur aiguisement ouvre sur des surprises que l'on ne peut envisager dès l'abord. On découvre, en les exerçant, l'existence d'un langage énigmatique mais simple et global que l'on comprendra comme tel bien longtemps après. C'est la raison pour laquelle il est utile de répéter et de répéter encore avec la certitude qu'il y a quelque chose à découvrir aussi simple que le nez au milieu de la figure.

Ce « Chat botté », je ne sais quelle impression vous en avez gardée, mais je n'en étais pas satisfait. La description de la cruauté du chat, qui est l'une des originalités de ce récit, et dont on peut penser qu'elle est le reflet de ce que l'on voit dans la vie ordinaire, ne suffisait pas à justifier l'existence de ce récit et sa permanence dans le folklore.



« Le Chat botté », illustré par Gustave Doré.
In *Les Contes de Perrault*, Michel de L'Ormeriaie

Alors, tout en étant intéressé par ce que me proposaient les versions accessibles et en les racontant, je cherchais où pouvait se trouver l'origine profonde de ce récit ou bien ce qui lui avait été enlevé et qui manquait.

Les versions populaires se terminaient fréquemment par une étrange séquence, oubliée ou enlevée par Perrault, dans laquelle le Chat botté vient demander son salaire au Marquis de Carabas. Le chat veut avoir, le moment venu, un enterrement respectable, ce que le susdit Marquis lui

promet sans intention de le lui donner. Il faudra que le chat par trois fois fasse semblant d'être mort pour que son ancien maître tienne sa parole tout en l'assassinant finalement.

Cette dernière séquence semblait aller dans le sens d'une exposition des travers humains les plus noirs puisque l'histoire pouvait se comprendre comme la célébration de l'ingratitude. Il était évidemment très excitant de croire que nos ancêtres conteurs se plaisaient à décrire la société de façon aussi réaliste et tentant de les imiter.

Ce fut l'un des partis que je pris. La narration de cette version, comme c'est souvent le cas, pour des transpositions trop tendancieuses ou systématiques, ne me laissa pas plus satisfait que précédemment. Le malaise qu'elle suscitait en moi exacerba cette impression d'incomplétude et d'énigme toujours présente de toutes façons dans un conte.

Une nouvelle découverte s'ajouta aux précédentes et éclaira de façon nouvelle ce conte qui s'était associé à ma vie de conteur. Ce fut une version africaine dans laquelle le thème de l'animal secourable correspondait à notre pseudo-histoire immorale et réaliste occidentale.

Dans ce récit africain, et sans doute dans d'autres récits qui restent à découvrir, l'animal secourable est manifestement désintéressé et bienveillant, presque compatissant. Son origine est féerique ou divine et son but est évidemment, comme dans tous les contes, de venir aider son maître à grandir. Cet homme malheureux et irrémédiablement ingrat perdra finalement tout ce que lui aura permis d'acquérir son serviteur magique et celui-ci retournera dans son monde sans être altéré par l'échec de son protégé.

C'est là ma version d'aujourd'hui. Je n'en suis pas encore tout à fait satisfait mais elle se rapproche bien plus que les précédentes d'une proposition de conte merveilleux satisfaisante. Je veux dire par là qu'elle procure un certain contentement. Et tout en la racontant, tout d'abord et toujours en la regardant comme une histoire véridique qui pourrait se passer sous nos yeux, elle suscite en moi un peu plus clairement sa vraie énigme, c'est-à-dire évoquer celle de ma propre histoire.

J'ai fait un voyage semblable avec « Barbe bleue ». Je ne pouvais pas admettre ce conte tel qu'il était proposé. Ce ne pouvait pas être un conte merveilleux, l'usage et le temps l'avaient apparemment réduit peu à peu à un récit de faits divers. Un homme qui tue ses femmes, ça peut faire peur ! ça fait vendre les journaux et peut-être que cela peut rendre

célèbres les conteurs qui ne trouvent rien d'autre à dire, mais cela ne nourrit pas son homme. J'avais l'impression que l'histoire avait été dévoyée, qu'elle était amputée, qu'on l'avait orientée vers une sorte de fait divers macabre du genre qui plaît beaucoup. Elle avait finalement servi à enjoliver, si l'on peut dire, l'histoire de Gilles de Rais ou de quelques autres personnages ayant défrayé la chronique. Elle avait été utilisée dans d'autres cas, en Bretagne en particulier, pour étoffer la légende chrétienne de Saint Tréphine et du roi Comorre et avait été assez habilement associée au mythe de Chronos. Mais là aussi l'histoire suscitait plus d'insatisfaction que de plaisir.

L'une des caractéristiques des contes merveilleux c'est que la plupart du temps ils se terminent bien. On peut se moquer de ce qui est considéré par beaucoup comme une convention. On peut aussi y voir, et c'est mon cas, la nécessaire et heureuse résolution d'un conflit semblable à ceux que nous vivons nous-mêmes et que nous n'avons pas résolus.

Dans le cas des versions les plus connues de « Barbe bleue » et dans celle de Perrault, l'héroïne qui se trouve là presque par hasard ne manifeste de qualité qu'à travers sa ruse qui lui fait gagner du temps jusqu'à permettre à ses frères revenus de la guerre, justement ce jour-là, après d'innombrables années d'absence, de la sauver. Son aventure se termine alors par un épilogue assez gris où on la verra, en fin de compte, veuve, hériter d'une belle fortune et se marier à un prince qui, comme les frères, aura été tiré de quelque tiroir précipitamment ouvert pour proposer un final « tiré par les cheveux ».

Il y avait enfin et surtout que le personnage central du conte, celui qui lui donnait son titre, n'en était pas le héros. Et plutôt qu'un mystère, son existence, son château, son hospitalité, puis sa soi-disant cruauté étaient présentés comme des faits acquis qui ne pouvaient être remis en cause.

Ainsi que pour « Le Chat botté », le malaise et le dépit m'obligeaient à chercher. Et là aussi une découverte, comme il se doit providentielle, m'ouvrit de nouveaux horizons et me libéra, au moins provisoirement, d'une impossibilité de raconter cette histoire.

Une petite porte, cachée derrière celle que nous connaissions déjà avec sa clé, m'ouvrit une nouvelle vision de ce conte qui demeurerait en moi depuis ma petite enfance :

Grâce à cette porte, Barbe bleue devenait un héros, il était soumis à une malédiction réparable : sa fiancée pouvait le sauver. Il n'était plus nécessaire d'inventer d'autre motif sans queue ni tête. Cette Barbe bleue, verte et violente allait se parer de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et du bonheur.

D'autres portes, d'autres pièces sont encore à ouvrir ou se sont déjà ouvertes ainsi au cours du temps dans cette grande maison où habitent mes contes, d'autres graines ont

poussé développant des ramures que je ne soupçonnais pas. Elles ont pour noms : « La Pêche de vigne », « Le Chaperon Rouge », « Les Petits Poucets », « La Princesse aux énigmes », « Le Corps sans âme », « Vérité et Mensonge »... D'autres encore avec des mots éternels et toujours des sens nouveaux.

Les thèmes des contes recèlent une musique. Les travaux de reprise de couture, de facture, de questionnement des contes sont des occasions inespérées d'aiguiser nos oreilles à cette mélodie. Lorsqu'elle revient et retentit à nouveau, elle nous emmène aussitôt dans ce merveilleux germinatif. S'ouvre alors un nouveau travail à entreprendre qui est celui de faire résonner l'histoire dans le monde auquel nous appartenons. Et tout en racontant dans cette disposition d'esprit, jouant avec le motif et s'en émerveillant, nous sommes habités par cette question fertile et lancinante : cette histoire est-elle assez vraie ? ■



F. Murr : Au loup !, Dargaud

Bruno de La Salle a notamment publié :

- *La Pêche de vigne et autres contes*, L'École des loisirs.
- *Le Conteur amoureux*, Casterman (livre dans lequel il parle de son expérience de conteur et où sont repris les textes qui avaient été publiés dans la collection Contes de toujours).
- *Petit, Petite*, Syros (Parole de conteurs).

Et en CD ou Cassettes :

- 15 versions personnelles des *Contes Traditionnels de Toujours*, Éd. Casterman.
- *Le Chant de l'Odyssée*, intégrale en cassettes, Vif argent/Hadès.
- *Le Récit de Shéhérazade*, 5 cassettes, Radio-France.